

P. CYRILLE ARGENTI

L'UNITÉ CHRÉTIENNE

Ces textes sont adaptés des émissions radiophoniques du Père Cyrille Argenti, diffusées sur Radio-Dialogue, radio œcuménique marseillaise dont il fut l'un des fondateurs.

Livret n° 5

Copyright : Radio-Dialogue 2009

HISTOIRE D'UNE RUPTURE

Pour bien comprendre la position de l'Église orthodoxe concernant la séparation de nos Églises, il est nécessaire de commencer par un survol historique des ses circonstances. Vous savez bien que chacun a tendance à écrire l'histoire à sa façon et qu'on présente souvent les événements de telle manière que l'on cherche en fait à justifier sa position personnelle. J'essaierai donc d'être objectif, mais je sais bien que, nécessairement, je regarde l'histoire d'un point de vue d'orthodoxe.

Une lente dérive

Il est bon de réagir contre ce que j'appellerais le mythe de l'Église indivise des premiers siècles. En effet, dès la fin du I^{er} siècle, il y a eu l'hérésie gnostique que combattait si vigoureusement saint Irénée. Puis toutes les hérésies qui ont suivies : la grande hérésie arienne, l'hérésie nestorienne, puis surtout les terribles ruptures du V^e siècle ou les Églises orientales, c'est-à-dire arméniennes, syriennes, égyptiennes, éthiopiennes, hindoues, se sont retrouvées coupées de ce qui était encore l'Église unie catholique et orthodoxe, Orient et Occident. L'Église ne s'est jamais résignée à ces différentes divisions qui portaient, comme aujourd'hui, atteinte à la crédibilité de l'Évangile. Car qu'est-ce que le témoignage des chrétiens dans le monde s'ils sont divisés ? Rappelons la prière du Christ : « Que tous soient un, afin que le monde croie. »¹

Dès l'an 325, le I^{er} concile œcuménique s'efforçait de manifester l'unité de l'Église face à toutes ces divisions, à toutes ces hérésies, maintenant l'unité autour de la Vérité enseignée par les apôtres. À l'heure actuelle, nous assistons de nouveau à ce manque de crédibilité du message chrétien, en présence de cette réalité – que je qualifierais un peu horrible – d'un « florilège » d'Églises.

Il est essentiel de souligner qu'il n'y a pas eu une date précise, un événement déterminant qui a marqué une rupture entre les Églises orthodoxes et l'Église de Rome. Il y a eu plutôt, je crois, une lente dérive, qui commence dès le IV^e siècle. Nous assistons alors à deux tendances qui se manifestent l'une en Orient et l'autre en Occident. De quoi s'agit-il ? Rappelons tout d'abord qu'à partir de l'an 395, l'Empire romain sera partagé par l'Empereur Théodose entre ses deux fils, dont l'un sera Empereur d'Occident et l'autre Empereur d'Orient. C'est dire qu'à partir de la fin du IV^e siècle, il y aura entre l'Orient et l'Occident une division à la fois politique, linguistique – puisqu'en Orient on parlera grec et en Occident latin – et ces deux facteurs entraînent une division d'ordre culturel, puisque les relations deviendront de plus en plus difficiles entre le monde grec et le monde latin. C'est sur cette toile de fond que va se dérouler la double dérive.

Dérive liturgique

Le premier événement que l'on peut noter au cours du IV^e siècle est ce que j'appellerais une dérive liturgique. En effet, si vous comparez la liturgie romaine du début du III^e siècle – la liturgie dite de saint Hyppolite – avec la liturgie milanaise de saint Ambroise à la fin du IV^e siècle, vous constaterez une différence importante. Ce que nous appelons l'épiclese, c'est-à-dire l'invocation au Saint Esprit pour qu'Il confirme les paroles du Christ (« Prenez, mangez, ceci est Mon Corps... Buvez en tous, ceci est Mon Sang... ») en changeant le Pain et le Vin en Corps et en Sang du Christ, disparaît en Occident au cours du IV^e siècle. À la même époque, en Orient, tout au contraire, à la suite de l'hérésie de Macédonius qui niait l'existence personnelle du Saint Esprit, se développe en particulier sous l'impulsion de saint Basile toute une théologie du Saint Esprit, qui fera que dans les Liturgies de saint Basile et de saint Jean Chrysostome l'action du Saint Esprit sera particulièrement soulignée et que l'on développera la prière d'épiclese invoquant le Saint Esprit.

Or, vous savez que les églises locales ont en général la théologie de leur liturgie, c'est-à-dire que l'on fait la théologie, on élabore la pensée de l'Église en fonction de sa pratique, en particulier de sa pratique liturgique. Il va donc résulter de cette différence liturgique qui apparaît dès le IV^e siècle que l'on va souligner, développer, approfondir, dans l'Église d'Orient, la place et l'action du Saint Esprit, tandis qu'au contraire on aura tendance à l'occulter, à l'oublier en Occident.

Cela va s'accroître par le fait que, dès le VII^e siècle en Espagne, afin de combattre l'hérésie d'Arius qui niait la divinité du Fils, les chrétiens d'Espagne ajoutent à la Confession de foi de l'Église le fameux « Filioque », qui proclame que le Saint Esprit procède du Père « et du Fils ». Or, en faisant procéder l'Esprit aussi du Fils, on exalte la place du Fils dans la Trinité, mais comme il n'y a pas de réciprocité (on ne fait d'aucune façon procéder le Fils du Saint Esprit), il en résultera que, par le « Filioque », on va souligner, « emphaser » si l'on peut dire, la place du Fils aux dépens du Saint Esprit. Cette addition au Credo en Espagne va dans le même sens que l'évolution liturgique, faisant reculer la place du Saint Esprit dans l'Église, et ce dès le VII^e siècle.

Dérive ecclésiologique

Puis, il y aura une deuxième différence, qui apparaît également, peut-être pas dès le IV^e siècle mais en tous cas au V^e siècle. Si l'on relit les déclarations des légats du pape à Éphèse, au troisième concile œcuménique, en 431, on constate que l'Église d'Occident attribue déjà à son patriarche, à l'évêque de Rome une place tout-à-fait prééminente dans l'Église et que déjà les légats du pape en 431 vont définir l'évêque de Rome comme le successeur de Pierre et le chef de l'Église. Or, à peu près à cette même époque, les Pères d'Orient, majoritaires dans les conciles œcuméniques qui se tiennent en Orient à l'époque, très précisément au quatrième concile, en 451, vont proclamer un canon – le 25^e Canon de Chalcédoine – qui, en disant que l'évêque et patriarche de Constantinople doit jouir de privilèges égaux à

celui de Rome, précisera que les conciles précédents avaient donné la primauté au siège de Rome parce que c'était celui de la capitale. Puisque désormais Constantinople était le siège de la capitale, il y avait lieu de donner à l'évêque et patriarche de Constantinople des prérogatives égales. Or ce 25^e canon de Chalcédoine, voté par les Pères du Concile, ne fut jamais ratifié par le pape de l'époque qui, au contraire, protesta. C'est dire que déjà au V^e siècle, il existe à l'intérieur de l'Église unie une divergence concernant la place de l'évêque de Rome, patriarche d'Occident, au sein de l'Église dans son ensemble, de l'Église catholique.

Nous voyons donc qu'il y a déjà au cours des IV^e et V^e siècles l'ébauche de deux différences qui iront en s'accroissant, l'une concernant la place du Saint Esprit dans la Trinité et dans l'Église, l'autre concernant la place de l'évêque de Rome, patriarche d'Occident, à l'intérieur de l'Église dans sa totalité, de l'Église catholique. Mais notez bien que ces deux différences qui existent dans la pensée, dans les textes liturgiques, n'empêchent pas, à l'époque, la communion entre le patriarcat de Rome et les quatre patriarcats orientaux : Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem. Cependant, le vers est dans le fruit. En effet, ces deux différences vont aller s'accroissant puisque Charlemagne, aux alentours de l'an 800, adopte, à Aix la Chapelle, l'addition du « Filioque » au Credo emprunté à l'Église d'Espagne.

La crise sous le patriarche Photius

Il y aura, au cours du IX^e siècle, un premier schisme à l'époque du patriarche Photius, une première coupure entre l'Église de Rome et l'Église de Constantinople. Elle ne sera que provisoire : lors du concile qui aura lieu à Constantinople en 879, la pleine communion sera rétablie entre l'Église de Rome et

l'Église de Constantinople, entre le patriarche Photius et le pape Jean VIII. Pourtant, au cours de ce schisme qui avait duré plus d'une dizaine d'années, les deux questions brûlantes avaient été longuement discutées et controversées car les missionnaires latins en Bulgarie y avaient répandu la proclamation du Credo avec l'addition du « Filioque » et la place du siège romain dans l'Église avait également été discutée. Cependant, nous constatons une fois de plus que ces deux divergences, qui se sont accentuées entre le V^e et le IX^e siècle, ne sont pas encore suffisantes pour rompre l'unité de l'Église. Le concile de 879 proclamera avec une magnifique ambiguïté que la place de l'évêque de Rome dans l'Église demeure ce qu'elle a toujours été et comme les deux Églises n'étaient pas d'accord sur ce que cela signifiait, cette phrase était parfaitement acceptable pour les deux partis, sans cependant résoudre le problème.

Au cours du siècle suivant, le X^e siècle, les deux Églises vont pratiquement s'ignorer. Ce sera l'une des époques les plus sombres de l'histoire de la papauté, mais au contraire une époque très brillante pour le siège de Constantinople et pour l'empire byzantin. L'Église de Rome continuera à employer le Credo sous sa forme antique sans l'addition du « Filioque » et c'est en 1023, lors du couronnement de

l'Empereur

germanique Henri III, que Rome adoptera pour la première fois dans son Credo le Filioque. Vous voyez donc que cette fois-ci, ce qui n'était qu'une différence théologique devient une différence publiquement connue, c'est-à-dire que dans la confession de foi officielle de l'Église, il y a désormais une divergence. Dès cette époque-là, dès l'an 1023, à l'époque à la fois du pape Étienne et du patriarche Étienne (il étaient homonymes), le nom du pape aurait été effacé de ce qu'on appelle les « dyptiques » de l'Église de Constantinople, la liste des patriarches dont il est fait mémoire dans la Liturgie.

Vers la centralisation romaine

Mais, au cours de ce même XI^e siècle va se produire un deuxième événement, dont les conséquences seront sans doute encore bien plus graves. Le X^e siècle avait été une époque de décadence pour le siège romain, le XI^e sera au contraire une époque de réforme et de restauration. Ce sera la grande réforme de Cluny. Au tout début du siècle, un germain prénommé Hildebrand deviendra pape sous le nom de Grégoire VII et sera un très grand pape. Étant lui même un ardent partisan de la réforme cluniaque, il cherchera à faire changer les mœurs de l'Église d'Occident, qui étaient devenues fort décadentes, en soulignant les prérogatives de l'évêque de Rome. La réforme qui avait commencé d'en bas, au monastère de Cluny, va désormais se réaliser par le haut, grâce à une très forte centralisation papale. Ce sera en même temps les débuts de la fameuse querelle des « investitures » en Occident, c'est-à-dire la querelle entre la Papauté et l'Empire germanique pour savoir qui doit choisir les évêques, l'Empereur ou le pape. Pour bien souligner l'indépendance de l'Église vis-à-vis de l'empire, la papauté affirmera que cela doit être le pape et elle aura gain de cause, remportant la querelle des investitures. Elle obligera l'empereur allemand Henri IV à venir s'agenouiller dans la neige à Canossa. Le siècle suivant, le pape pourra décréter que désormais les évêques sont nommés directement par lui. Nous assistons donc au XI^e siècle à un nouveau phénomène : le renforcement de la centralisation dans l'Église d'Occident au profit du Siège de Rome, de l'unique patriarche d'Occident.

1054 : une crise parmi d'autres

C'est dans ce contexte que l'on comprend mieux la fameuse querelle de 1054, au cours de laquelle le cardinal Humbert, légat du pape à Constantinople – mais arrivant à Constantinople après la mort du pape dont il était le légat – dépose une bulle d'excommunication sur l'autel de la cathédrale de Sainte-Sophie. En représailles, le synode de Constantinople excommuniera le cardinal Humbert. Il faut noter tout d'abord que le synode s'en prend au cardinal mais à aucun moment au pape qu'il représente, au contraire il exprime son respect pour le pape existant. D'autre part, le siège de Rome et le nouveau pape de Rome n'avaient nullement ratifié les actes du cardinal Humbert qui finalement, d'un point de vue légal, étaient nuls puisque le pape qu'il représentait était mort – et peut-être même le savait-il. Deuxièmement, il faut souligner que les patriarchats d'Alexandrie, d'Antioche et de

Jérusalem resteront pendant plus de deux siècles encore en communion à la fois avec Rome et Constantinople. En sorte qu'on ne peut pas dire que 1054 soit la date du schisme. 1054 est uniquement la date d'une querelle violente entre un légat du pape et le saint Synode de Constantinople. Elle ne marque pas, en réalité, une séparation entre l'Église d'Occident et l'ensemble des Églises d'Orient, mais uniquement une crise dans les relations entre Occident et Orient. Cette date deviendra symbolique.

On ne peut donc pas dater le moment de la rupture de l'unité. Il y a une lente dérive préparée par une coupure à la fois linguistique, politique, culturelle, théologique, ecclésiologique, qui a commencé au moins dès le IV^e siècle. À partir du moment où, dans l'Église de Rome, l'usage du grec a été remplacé – d'une façon très légitime d'ailleurs – par l'usage du latin, il me semble que les idées n'ont plus guère circulé entre l'Orient et l'Occident.

Deux univers culturels, théologiques, politiques, ecclésiastiques, ont coexisté, je ne dirais pas de manière véritablement cloisonnée, mais entre lesquels les idées ne circulaient plus. Je cite quelques exemples caractéristiques : je pense par exemple à la pensée de saint Augustin – que l'on peut, en exagérant un peu sans doute, appeler le Père de l'Église d'Occident – qui n'a pas été connue en Orient. On a entendu parler de sa personne, on savait que l'Occident le vénérât comme saint et par conséquent on reconnaissait sa sainteté parce que l'Église d'Occident l'avait canonisé, mais le contenu de sa pensée n'était pas connu. Inversement, je dirais que la pensée des grands Pères grecs du IV^e siècle, qui ont préparé le deuxième Concile Œcuménique, les saints Basile, Grégoire de Nysse, Grégoire de Naziance... n'étaient guère connue en Occident. Saint Augustin lui-même nous dit qu'il ne lisait les auteurs grecs qu'en traduction (il parlait des auteurs grecs classiques), donc il ne comprenait pas le grec.

Je crois que la pensée théologique et l'organisation ecclésiastique ont évolué des deux côtés pendant des siècles, de façon indépendante, et qu'il a fallu des crises pour que brusquement l'on découvre qu'on ne pensait plus, qu'on ne faisait plus la même chose.

Une première crise a eu lieu lorsque grecs et latins ont envoyés des missionnaires en Bulgarie, au IX^e siècle et qu'ils se sont rendus compte qu'ils ne prêchaient pas tout à fait la même chose. Ce moment a correspondu à une crise intérieure du patriarcat de Constantinople, une querelle entre le patriarche Photius et le patriarche Ignace, querelle dans laquelle est intervenu le pape de Rome. Cela a permis de révéler une divergence considérable sur le rôle de cet évêque de Rome, puisque les orientaux ne lui reconnaissaient pas le droit d'intervenir dans cette querelle intérieure de l'Église d'Orient et qu'au contraire, pour l'Église d'Occident, ce rôle lui était tout naturel. Donc, les crises ayant éclaté sous Photius, puis la crise beaucoup plus grave au XI^e siècle entre Michel Cérulaire et le Cardinal Humbert ont réveillé, d'une façon encore bien plus évidente, l'existence de deux mondes, de deux cultures, je dirais de deux Églises différentes, qui se sont évidemment heurtées au moment de la IV^e croisade.

La prise de Constantinople par les Croisés

L'événement qui consummera le schisme sera en effet la prise de Constantinople par les Croisés en 1204. L'empereur franc Beaudouin déviant, sous l'instigation, sans doute, de commerçants vénitiens, la IV^e croisade de son but, au lieu d'aller libérer le tombeau du Christ à Jérusalem, s'empare de l'Empire byzantin, mettant à sac la capitale. Alors – c'est cela l'événement tragique – il remplace dans l'Empire conquis tous les évêques grecs par des évêques latins. Le schisme n'est alors plus une affaire de pensée théologique ou de coutumes liturgiques différentes, il devient un fait flagrant. Imaginez un peu les armées soviétiques à Marseille, remplaçant l'archevêque de Marseille par un évêque russe, vous voyez que ce serait plus qu'un schisme, ce serait vraiment une coupure.

Une dérive qui s'accroît au fil des siècles

Depuis, jusqu'au XIX^e siècle, les choses ne se sont guère arrangées. Je n'entre pas dans la suite des événements, ce serait trop long. La dérive a continué, au concile de Lyon, en 1274, où pour la première fois la modification du Credo, la fameuse question du « Filioque », a été proclamée comme dogme par l'Église d'Occident. En 1848, les patriarches orientaux diront qu'il s'agit d'une hérésie. Vous voyez que les choses se durcissent et cela jusqu'à Vatican I inclus.

Le XX^e siècle sera un tournant où, au contraire, les deux directions opposées deviendront des lignes convergentes. À partir de la fondation du Conseil Œcuménique des Églises – et même avant – tout le mouvement œcuménique qui a précédé la dernière guerre et qui s'est ensuite merveilleusement accéléré, puis l'impulsion donnée par des personnalités comme Jean XXIII, Paul VI, Athénagoras, ainsi que le dialogue théologique qui s'est poursuivi, marquent vraiment une convergence qui est en chemin.

Le point sur lequel je veux insister en conclusion, c'est que, entre les Églises fondées par les apôtres (je pense aux Églises d'Antioche, d'Éphèse, de Smyrne, de Philippi, de Corinthe, de Thessalonique, de Crète...) et les Églises orthodoxes d'aujourd'hui, il y a toujours eu une solution de continuité. Cette dérive entre l'Église de Rome et les Églises d'Orient n'a été marquée à aucun moment, je souligne ce fait, par un acte décisif de rupture ni d'un côté ni de l'autre. Le schisme est comme passé inaperçu dans la vie des Églises, on en a pris conscience à l'occasion d'événements historiques tels que la quatrième croisade.

POINT DE VUE ORTHODOXE SUR L'UNITÉ

À partir de cette vision de l'histoire, on peut peut-être à la fois comprendre et envisager l'attitude orthodoxe concernant la réunion des Églises. D'une part, quelle est pour nous notre vocation ? Ayant été tenus pendant les quinze premiers siècles de l'histoire de l'Église à l'abri à la fois des invasions barbares et de tous les événements dont j'ai parlé en Occident, ayant vécu, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs et jusqu'aux invasions mongoles en Russie, en continuité parfaite avec les Églises des premiers siècles, les orthodoxes se considèrent témoins de l'Église apostolique. Ils estiment qu'ils tiennent cette sorte de fil de fer qui les relie à l'époque apostolique et que la vérité de l'enseignement apostolique est comme un courant électrique qui passe à travers ce fil. Nous considérons que nous sommes non pas possesseurs de la vérité, mais que nous pouvons et devons en être les témoins parce qu'elle nous traverse de siècle en siècle depuis l'époque des apôtres.

En même temps, nous devons constater qu'il n'y a jamais eu en Occident non plus de rupture de continuité ni moment décisif de coupure avec l'Église ancienne et que par conséquent les deux Églises, celle de Rome et celle des patriarcats orientaux, ne peuvent se refuser mutuellement de reconnaître leur ecclésialité réciproque. Il y a là un événement fondamental.

Remonter ensemble aux sources

À partir de ces deux faits, nous pouvons comprendre l'attitude des orthodoxes et le rôle qu'ils se donnent : d'une part témoins de la Tradition apostolique ininterrompue de l'époque de saint Jean et de saint Paul jusqu'à nos jours. D'autre part, ouverture à un Occident qui n'a jamais cessé d'être Église. À partir de ces deux événements-là, nous constatons que d'un côté l'Église orthodoxe n'a jamais cessé de revendiquer sa vocation de témoin de la Vérité apostolique, mais que, de l'autre, elle ne s'est jamais fermée à l'Église de Rome qu'elle a toujours considérée comme étant l'Église fondée par Pierre et par Paul et qu'elle lui a toujours réservé sa place dans le concert, dans la symphonie des Églises locales. Cela débouche sur ce que je pourrais appeler la méthode pour l'union des Églises. Il s'agit qu'ensemble nous remontions aux sources, qu'ensemble nous nous penchions à la fois sur les Écritures et sur l'histoire pour redécouvrir ensemble la foi de l'Église des premiers siècles.

La confusion des langues telle qu'elle nous est décrite dans le récit biblique de Babel n'est pas simplement le symbole d'un événement du passé, mais elle apparaît en même temps comme une sorte de vision prophétique. Inversement, le don des langues de la Pentecôte n'est pas seulement un événement d'un moment précis de l'histoire, cinquante jours après la Résurrection, mais un appel à un don

des langues qui doit s'exercer constamment pour lutter contre la confusion des langues, phénomène permanent.

À l'époque de saint Césaire d'Arles (VI^e siècle) qui ne recommande de ne lire que les Psaumes, il est évident que l'Écriture Sainte traduite en latin devait circuler en manuscrits un peu partout, en sorte que chaque évêque local devait certainement avoir sous la main des manuscrits de l'Écriture Sainte en latin. Je me demande si, à part quelques érudits, ils avaient à portée de main des manuscrits avec les traductions des Pères grecs, . À l'époque où le grec était encore un peu l'esperanto de l'empire (à l'époque de saint Irénée de Lyon, au II^e s.), cela passait. On mentionnait sans doute ces Pères grecs dans la Liturgie, comme on devait mentionner saint Augustin en Orient, mais je ne pense pas que la pensée de ces Pères circulait et c'est cela qui me paraît grave.

Aujourd'hui, effectivement – et c'est l'aspect le plus réconfortant – la pensée et les écrits circulent à nouveau. Cela joue dans les deux sens : c'est un domaine où les choses avancent le plus. C'est ce que j'appellerais la convergence de la pensée des théologiens. Il se fait depuis cinquante ans un travail remarquable. À l'échelon universel et en particulier en France, les groupes de réflexion qui se réunissent font un travail essentiel où l'on a vraiment l'impression d'un rapprochement. Je suis convaincu que ce travail, à long terme, portera des fruits extraordinaires, parce que lorsqu'il y a communication, les idées en travail petit-à-petit cheminent. Mais il faut parfois des siècles pour que les idées justes ou vraies atteignent le niveau des masses.

S'il y a donc des progrès immenses qui se sont faits au cours des cinquante dernières années, en revanche je me demande si les choses avancent vraiment beaucoup à l'heure actuelle, sur le plan des hiérarchies comme sur le plan du peuple. Il y a une « bonne ambiance » dans le sens qu'au fond le chrétien « moyen », au sens un peu péjoratif du terme, aura plutôt tendance à dire aujourd'hui : « Oui, catholiques, orthodoxes, c'est la même chose ». Mais il n'y a pas vraiment un effort d'approfondissement. Je crois qu'il ne faut pas nous bercer d'illusion et être trop optimistes, nous ne devons pas juger de la situation mondiale uniquement par ce qui se passe en France. Dans certains peuples, dans des pays comme la Roumanie et la Hongrie, le conflit protestant-catholique est très aigu, dans des régions comme l'Ukraine le conflit orthodoxe-catholique est aussi marqué, et l'on trouve des conflits sociologiques, hérités de l'histoire, redoublés de problèmes de propriété d'églises... Tout ceci fait que le tableau de l'actualité immédiate reste assez sombre.

Je pense qu'au XVIII^e siècle, l'Église de Rome a développé, a inventé l'uniatisme avec un but incontestablement prosélyte. On a dit aux orthodoxes de Grèce, d'Ukraine et du Moyen-Orient : « Conservez votre rite, conservez vos vêtements, conservez vos barbes, conservez vos cheveux longs, conservez tous les signes extérieurs de l'orthodoxie et ralliez-vous à Rome. » Les missionnaires jésuites, en particulier dans tout le Moyen-Orient, en Grèce, et le pouvoir politique polonais en Ukraine, ont donc réussi à faire adhérer des millions d'anciens orthodoxes à l'Église romaine, sous couvert d'uniatisme. Cela fut un aspect du XVIII^e siècle qui a laissé des blessures profondes. C'est une politique spéciale de

l'Église de Rome que d'essayer de rallier les différentes Églises d'Orient. Il y a eu la même politique vis-à-vis des arméniens qu'envers des orthodoxes, des chaldéens, des nestoriens... Les blessures laissées ont été d'autant plus profondes que le niveau culturel de l'Occident au XVIII^e était très supérieur. D'ailleurs, les protestants n'ont pas été en reste. Ils ont envoyé des missionnaires en Orient. Je vous citerai le cas d'un « missionnaire » américain allant prêcher l'Évangile dans l'île de Chypre. Le brave paysan chypriote écoute très courtoisement le missionnaire protestant puis il lui dit : « Oui, tu as très bien parlé. Mais enfin tout ce que tu nous as dit, saint Paul nous l'avait dit avant toi. » C'est saint Paul qui a évangélisé Chypre et les chypriotes, qui sont très conscients de leur continuité avec la prédication de Paul et Barnabé, ont un peu souri lorsque l'Américain est venu leur annoncer Jésus Christ.

Dans le discours des protestants d'aujourd'hui, Luther et Calvin paraissent disposer d'une autorité plus grande que ceux que nous appelons les Pères apostoliques, c'est-à-dire les Pères de l'Église primitive. Cela me surprend toujours qu'un protestant cite plus volontiers Calvin et Luther qu'Ignace d'Antioche ou Irénée de Lyon. Or, il me semble qu'un Ignace d'Antioche, qui vivait soixante ans après les apôtres et qui avait connu certains d'entre eux, ou un Irénée de Lyon qui n'était séparé d'eux que d'une génération, ont une très grande autorité parce qu'ils transmettent vraiment le message des apôtres. Le protestant moyen connaît Luther et Calvin mais il ignore les Pères apostoliques, malgré la volonté chez les protestants de retourner aux sources. S'il s'agit de retourner à l'Église primitive, pourquoi les Pères apostoliques n'auraient-ils pas une autorité plus grande que celle des Réformateurs ?

Au XX^e siècle, il y a eu la revanche contre l'uniatisme, qui n'était pas plus élégante, lorsque l'Église orthodoxe de Russie a profité du stalinisme pour reprendre ces Églises perdues au XVIII^e siècle. Il s'est produit la même chose en Roumanie, où l'on a profité de la situation politique et de l'opposition entre le régime communiste et le Vatican pour reprendre les anciennes Églises uniates. Ces situations locales restent brûlantes, dès qu'il est question de propriété, de bâtiment, de pouvoir d'évêques, de passions populaires, de prosélytisme...

Les enjeux du dialogue œcuménique

Je suis assez réticent vis-à-vis du mot « œcuménisme », parce que l'on a quelquefois l'impression d'une sorte de nouvelle religion qui serait un pot-au-feu, un mélange de toutes les religions, où une sorte de super-Église au dessus des Églises. Il s'agit des relations entre les Églises et je pense qu'il faut parler de dialogue œcuménique ou des relations œcuméniques, œcuménique employé comme adjectif signifiant le dialogue entre les chrétiens. La tendance à ce que j'appellerais une sorte d'œcuménisme superficiel consiste à dire : « Mais enfin, depuis le temps qu'on parle d'œcuménisme, qu'est-ce que vous attendez pour faire l'union ? Voilà, c'est déjà fait, il suffirait que les papes et les patriarches se mettent d'accord, signent un bout de papier et l'union serait faite. » Il s'agit d'une conception assez superficielle de l'unité où ces gens pensent que finalement il n'y a pas de problème,

que c'est simplement une affaire de mauvaise volonté entre hiérarchies. Ils ne comprennent pas pourquoi il y a tant de discussions, de prières, d'études, alors que d'après eux il suffirait de se réunir autour d'une table et de signer un accord. Cet œcuménisme un peu superficiel est celui de gens qui ne font rien pour l'unité et ne participent à aucun groupe d'étude, de recherche, de prière. Ils regardent en spectateurs et ils disent : « Pourquoi n'êtes-vous pas encore unis ? »

Une autre tendance est assez caractéristique de notre époque. Il y a dans toutes nos Églises un certain courant intégriste, une réaction contre les relations œcuméniques, une tendance à une affirmation d'identité. En réaction contre le dialogue œcuménique, des membres de chacune des trois Églises (catholiques, protestantes, orthodoxes) essaient de s'affirmer non par un approfondissement de leur foi en Christ, mais par une sorte de revendication confessionnelle qui finalement est une affirmation de soi. On retrouve ce phénomène même en dehors des chrétiens, chez les musulmans. On a l'impression que l'identité confessionnelle se transmet de génération en génération plus facilement que les progrès de la recherche théologique (j'ai horreur de ce mot « identité », j'ai l'impression qu'on est là plutôt dans le domaine de la psychologie que de la théologie.)

Travailler à l'unité en profondeur

Beaucoup de gens ne sont pas conscients qu'en réalité les différences doctrinales marquent profondément la sensibilité des peuples et qu'un grand nombre de personnes aujourd'hui, qui déclarent ne pas faire de « théologie », ou ne pas vouloir en faire, sont en fait très marquées par une pensée théologique dans leur façon de penser, dans leur façon de prier, dans leur façon d'agir. Les différences doctrinales ont finalement pénétré petit-à-petit, à travers les siècles, le subconscient des peuples et je dirais presque leurs visages. C'est toute une attitude vis-à-vis de Dieu, vis-à-vis des hommes qui s'est dégagée des différences doctrinales.

On voit donc à quel point les choses ne sont pas si faciles. Un approfondissement de la pensée n'atteint pas la mentalité des masses avant de très longues décennies. On a l'impression aujourd'hui, parce que les choses vont si vite, parce que les moyens de communication – que ce soient les avions, la radio ou la télévision – ont tellement progressé, que les idées circulent aussi vite. Ce n'est pas vrai. Je ne pense pas que la maturation des idées et de la pensée soit beaucoup plus rapide aujourd'hui qu'au Moyen-âge, parce que, pour évoluer sur le plan d'une pensée, il faut des années d'étude. Je constate une chose : il y a eu, depuis cinquante ans, un effort de réflexion sur le plan de la théologie, de l'approfondissement de la pensée de nos Églises, de l'étude des sources, de la convergence théologique. Cela constitue un travail immense. Mais tout ce qui a été publié à la suite de tant de colloques, de consultations, de toutes les réunions œcuméniques au cours des cinquante dernières années nécessiterait de ne se consacrer qu'à cela durant des mois d'étude. Par conséquent le chrétien moyen, avec toutes ses préoccupations familiales et professionnelles, ne reçoit le résultat de ces réflexions que très progressivement. Malheureusement les préjugés se

transmettent de générations en générations beaucoup plus facilement qu'une recherche de la Vérité. La Vérité, c'est-à-dire la pensée même du Christ, suppose toujours de la part de chacun un effort. Quand je dis effort, je ne pense pas principalement à un effort intellectuel, mais à un effort de purification intérieure. Les gens qui disent : « Mais pourquoi vous ne faites pas l'unité tout de suite ? » se dispersent eux-mêmes dans cet effort d'approfondissement de leur propre foi et de purification. La Vérité n'est pas quelque chose de facile ; c'est le Christ qui a dit : « Je suis la Vérité. »

Prier n'est pas non plus une chose facile et je me demande si ceux qui se plaignent que l'unité n'est pas encore faite ont prié pour cette unité. Si elles ne l'ont pas fait, comment peuvent-elles nous reprocher de ne pas être allés assez vite ? C'est un peu comme si des gens qui s'attristent sur l'existence des cancers et des maladies se plaignaient qu'on ne va pas assez vite dans la recherche contre le cancer alors qu'ils continuent tout tranquillement à fumer. C'est si facile de montrer du doigt la lenteur de ceux qui travaillent, alors que soi-même non seulement on ne travaille pas, mais on travaille peut-être en sens opposé.

Supposez qu'un habitant de l'Australie et un habitant de la France veuillent se rencontrer : il y a trois chemins, trois moyens possibles d'effectuer cette rencontre. Soit le Français et l'Australien disent : « Et bien voilà, je vous attends, faites le tour de la terre et venez à moi. » Il y a la deuxième voie : « Faisons chacun la moitié du chemin et retrouvons-nous à Madagascar. » Et puis il y a la troisième voie qui est, je crois, la bonne : le moyen le plus court pour aller de France aux antipodes c'est de passer par le centre de la terre. Mais le centre de la terre, cela suppose que chacun de nous creuse et c'est en approfondissant notre foi, en nous approfondissant nous-mêmes, en nous approfondissant en Christ que nous retrouvons l'autre. La source, c'est le Christ ; les sources, ce sont les études de l'histoire et de tous les documents des premiers siècles (le Credo et tous les textes liturgiques et théologiques). Nous n'arrivons pas à la source magiquement, en court-circuitant tous ceux qui nous l'ont transmise. Pour arriver à elle, il faut bien passer par les sources.

Prenons le cas de la Liturgie, puisque nous croyons que ce que nous sommes en tant que chrétiens est profondément marqué par notre façon de prier et de célébrer. Je pense qu'il est très important – et c'est ce qui a été fait au cours des dernières années – d'étudier la façon dont les premiers chrétiens ont prié et célébré, de remonter aux sources de la Liturgie. Grâce à cela, on renoue avec les sources de la Tradition de l'Église primitive et finalement avec la façon de prier et de célébrer des apôtres eux-mêmes. Par conséquent on revient vers la source.

Si vous avez plusieurs cancérologues qui sont sur des pistes différentes, lorsqu'ils vont se réunir en congrès médical, ils ne vont pas chercher un compromis entre leurs recherches différentes mais vont vouloir trouver le remède. On ne pourra pas se dispenser de cet effort de recherche. L'unité ne peut être que le résultat d'un effort à la fois de prière et de recherche qui ouvrira la porte à l'action divine qui nous unira. Quand on veut se dispenser de l'effort de

recherche, on dit : « Cela n'a pas d'importance, à chacun sa vérité, acceptez la vérité de l'autre. » C'est alors le concept même de vérité qui est mis en doute. Mais, au fond de cette pensée, on nie que le Christ est la Vérité, que le Christ est le Créateur du monde et l'unique source de vérité !

Malheureusement le fond du problème réside dans ce que beaucoup de chrétiens aujourd'hui respectent la personne du Seigneur Jésus, mais qu'ils ont renoncé à vraiment croire qu'Il est Dieu, c'est-à-dire le Seigneur du monde et le Créateur et que son Église ne peut être que catholique au sens le plus profond du mot, « englobant le tout ». Il faut relire l'Épître aux Colossiens : le Christ est le Seigneur et le Créateur du monde et toute unité, tout retour au sens profond de la nature, ne peut se faire que par le Créateur de la nature qu'est le Christ. C'est cela, l'approfondissement. Il faut vraiment approfondir notre propre foi et la vivre, si l'on veut une unité qui soit une unité chrétienne.

Redécouvrir l'Église

La recherche de ce qu'est l'Église, la redécouverte de l'Église une, sainte, catholique et apostolique, est au centre du dialogue œcuménique. Il est certain qu'on a perdu le sens de ce qu'était l'Église, on y a trop vu une institution humaine. Beaucoup de nos fidèles, quand ils entendent le mot « église », pensent à des soutanes, à des tiaras, à des évêques, à des papes, et réagissent soit par une sorte de théologie de sacristie, soit certains jettent l'enfant avec l'eau du bain et, en se révoltant contre cette théologie de sacristie, perdent tout-à-fait le sens de l'Église. Retrouver le sens de l'Église Corps du Christ, de Dieu avec nous, pas d'un Dieu caché au Ciel, mais d'un Dieu incarné dans la chair du peuple de Dieu, c'est l'un des éléments essentiels de la recherche œcuménique et l'un des plus difficiles, peut-être ! L'Église est une idée de Dieu et une idée de Dieu est en même temps un acte. Dieu ne pense pas abstraitement ; quand Dieu pense, il fait. Quand Dieu dit : « Que la lumière soit », la lumière est. L'Église est une idée de Dieu en action, une idée de Dieu qui est en train de se réaliser, une création divine.

Il ne faut pas que nous nous découragions. Je crois que c'est là le point essentiel. Il y a eu, quarante ans auparavant, un élan extraordinaire vers le rétablissement de l'unité chrétienne, un enthousiasme sans bornes envahissant tous les médias lorsque le pape et le patriarche s'embrassaient... Les gens se sont alors imaginés que c'était fait, qu'on était tous unis, puis on s'est rendu compte qu'au fond il s'agissait de manifestations spectaculaires un peu sentimentales, impliquant tout de même une grande soif d'unité, mais que les problèmes créés par des siècles de désunion existaient encore.

On assiste alors aujourd'hui à une sorte de repli des Églises sur elles-mêmes, une quête d'identité que je qualifierais d'un peu morbide. C'est la maladie de notre époque que de vouloir affirmer son identité. Dans toutes les Églises, je crois qu'on retrouve ce désir de s'affirmer soi-même plutôt que de s'ouvrir aux autres. Quelle est notre mission à l'heure actuelle, face à ce recroquevillement un peu hargneux des Églises sur elles-mêmes ?

Nous sommes en présence de deux conceptions du problème : l'une que je qualifierais de mythique. Une Église indivise pendant des siècles, une série de ruptures émettant cette unité, puis brusquement une réunion, un rassemblement quasi magique qui rétablirait l'unité. En réalité, et c'est là l'autre conception, ne sommes-nous pas en face d'un effort permanent à travers deux mille ans pour maintenir, pour édifier l'unité de l'Église ? J'ai pu avoir l'air un peu pessimiste, mais je suis optimiste, car je considère comme absolument remarquable le travail qui a été effectué et qui continue à être fait sur un plan profond pour l'unité de l'Église autour de la Vérité, au cours des cinquante dernières années. On sous-estime beaucoup ce travail, dont les médias ne parlent pas parce que les vrais événements ne sont pas ceux dont les médias parlent. Le vrai travail se fait dans les réunions bilatérales et multilatérales qui ont lieu depuis cinquante ans, sans parler des extraordinaires travaux de la commission Foi et Constitution du Conseil Œcuménique. Actuellement tous ces travaux continuent et avancent, on ne s'en rend pas compte parce qu'on ne parle pas beaucoup de tout le travail de recherche, de réflexion sur les vrais problèmes, qui s'effectue à l'heure actuelle sur tous les plans, locaux comme nationaux et internationaux, dans la recherche commune de la Vérité. Cela se trouve dans la lignée de pensée des grands conciles œcuméniques, qui cherchaient toujours, à l'occasion des controverses de l'époque, à retrouver tous ensemble la grande Tradition enseignée par les apôtres.

Dans le Credo, nous disons que nous croyons *en* Dieu le Père, *en* Dieu le Fils, *en* Dieu le Saint Esprit et la préposition du texte grec est la même lorsqu'il s'agit de l'Église. C'est-à-dire que notre foi *en* l'Église se situe sur le même plan que notre foi au Père, au Fils et au Saint Esprit. C'est dire que l'Église est objet de foi. Il ne s'agit donc pas de l'institution visible, mais du « Mystère de l'Église, Corps du Christ », inséparable du Christ lui-même.

NOTES

1. Mt 16, 18.
2. 1 P 2, 5.
3. Ga 2, 11-14.
4. Jn 21, 15.

UNITÉ ET DIVERSITÉ DE L'ÉGLISE

L'unité de l'Église n'est pas comparable à celle d'un État, où tous les hommes, tous les préfets, tous les généraux, tous les administrateurs, sont aux ordres d'un gouvernement central. Mais elle est une réalité dynamique, quelque chose qui est tout le temps en train de se faire et constamment à faire. Saint Paul, dans l'Épître aux Éphésiens, précise ce caractère dynamique, ce caractère de croissance de l'unité depuis l'époque des apôtres. « Le perfectionnement des saints en vue de l'œuvre et de l'édification du Corps du Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi (ce n'est donc pas encore le cas quand saint Paul écrit) et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'hommes faits à la mesure de la stature parfaite du Christ. »² Les saints sont tous ceux qui sont appelés à être sanctifiés par le Saint Esprit, c'est-à-dire l'ensemble des croyants qui se donnent au Christ. Avant de communier, nous disons : « Les Saints Dons pour ceux qui sont saints. »

Puis le verset 16, de l'Épître : « Du Christ qui est le chef, le corps tout entier bien ordonné et cohérent, grâce à toutes les jointures qui le soutiennent fortement, tire son accroissement dans la mesure qui convient à chaque partie et s'édifie lui-même dans l'Amour. » Dans ce texte, on sent que l'unité de l'Église est une œuvre d'édification et d'accroissement qui se poursuit à travers tous les siècles.

Unis autour de la Vérité

C'est donc une tâche à laquelle nous devons nous consacrer sans cesse, à chaque instant, et qui n'est jamais tout-à-fait accomplie, qui est tout le temps à faire, l'œuvre de nos efforts, une œuvre d'amour, de réflexion, une recherche passionnée de vérité. C'est autour de la vérité que l'on s'unit et la vérité n'est jamais quelque chose de facile. Le Christ n'est pas là, dans notre poche, pour que nous puissions l'en sortir à chaque instant. Il y a une tension entre un aspect qui nous est donné et quelque chose à faire. Le Christ est une donnée, le Christ est ressuscité, c'est un fait et il y a donc une réalité donnée de ce Corps du Christ ressuscité qui est un. En même temps, ce Corps, qui nous est donné, est à édifier, pour notre intégration progressive dans ce Corps.

C'est un peu comme le Royaume de Dieu : il est parmi nous, il est donné et en même temps il vient. L'unité est donnée en Christ en même temps qu'elle est à réaliser, elle est le projet du Dieu Créateur. Quand Dieu a un projet, une volonté, une parole, Il donne déjà l'être et l'existence : il y a donc une réalité de l'unité qui résulte de la parole créatrice de Dieu. Mais en même temps Dieu laisse toujours une marge à la liberté humaine pour qu'elle s'associe à sa parole créatrice et que cette création s'effectue à travers et avec la libre collaboration de l'homme. C'est pourquoi ce qui est – c'est-à-dire le projet de Dieu, la parole créatrice de Dieu qui donne déjà l'être et l'existence – est en même temps constamment à réaliser par notre collaboration libre, continue et permanente. Il y a

une donnée et il y a une édification. Nous sommes appelés à réaliser ce que le Christ dit. Le Créateur dit et l'homme doit le faire.

L'unité par le dialogue sincère

L'unité de la foi est constamment à faire. Elle n'est pas encore réalisée. C'était l'œuvre des Conciles œcuméniques. J'ai l'impression que nous vivons une époque préconciliaire : à travers tous ces débats, ces dialogues, toute cette fermentation de recherche de la vérité, on est en train de préparer lentement un grand concile œcuménique; qui sera une nouvelle affirmation de l'unité de l'Église : « l'unité de la foi et la communion du Saint Esprit. »³

Dans le verset précédent de l'Épître aux Éphésiens, saint Paul nous dit : « C'est le Christ qui a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs, pour le perfectionnement des saints, en vue de l'œuvre de service et d'édification du Corps du Christ. »⁴ L'identité de chacun ne doit pas être conçue comme une possession égoïste à affirmer mais comme un don, un charisme, un talent à mettre au service des autres en vue de l'unité du tout.

J'ai pu constater que chaque fois que des catholiques, des protestants, des orthodoxes, de bonne foi se réunissent pendant assez longtemps pour étudier un sujet ensemble, ils aboutissent à un accord. Cela est très réconfortant. Il me semble que lentement mais sûrement les choses avancent. J'ai l'impression qu'au fond, de même que la séparation des Églises s'est faite progressivement par une sorte de lente dérive au cours des siècles, l'unité des Églises se reconstruira de la même façon, presque insensiblement, et qu'un beau jour, sans pouvoir dire que cela s'est passé à tel moment, on se rendra compte que l'on n'est plus séparés, après une série de petits pas progressifs.

Lorsqu'un couple de chrétiens de confessions différentes veut s'unir, il y a là un désir sincère. Or les dialogues dans le passé – je pense en particulier au XIII^e et au XIV^e siècle, au concile d'union de Lyon au XII^e ou de Florence au XV^e – avaient souvent d'autres motivations. Du côté orthodoxe, la motivation était plutôt politique. Dans le cas du concile de Lyon, les chrétiens orthodoxes craignaient d'être attaqués par Charles d'Anjou, du Royaume de Sicile, dans le cas de Florence, par les Turcs. Ils avaient besoin de l'aide militaire de l'Occident et pensaient qu'en s'unissant à la Papauté ils pourraient l'obtenir. La motivation du dialogue n'était donc nullement un désir d'unité mais tout simplement d'alliance militaire. Du côté catholique, on ne peut pas dire qu'il y avait non plus un intérêt profond pour ce que pensaient les orthodoxes, mais plutôt un désir de rassembler tout le monde sous l'autorité du pape. Au fond, le dialogue était vicié à sa source. À l'heure actuelle, je crois que dans beaucoup de régions, soit en raison de mariages mixtes, soit en raison de nombreux contacts personnels qui ont lieu dans la même ville, il y a un véritable désir d'unité et de recherche commune de Vérité, souvent désintéressée, qui permet cette avancée.

Unité et diversité

Il existe des diversités qui sont très enrichissantes. Diversités de rites, de langues, de coutumes. Puis il y a des différences qui concernent la foi elle-même et qui séparent, qui sont de la nature du péché. Il ne faut pas confondre des questions de foi où l'unité est nécessaire avec des questions de rites et de coutumes, où la diversité est enrichissante. Pour qu'il y ait communion eucharistique, il peut très bien y avoir des diversités liturgiques mais unité sur le sens profond de l'Eucharistie. Si l'on n'est pas d'accord sur le sens profond de l'Eucharistie, il n'y a pas d'unité. On pourrait déplacer cela dans beaucoup d'autres domaines, il y a des divergences qui séparent, il y a des faux et des vrais problèmes. Ce n'est pas en les ignorant que l'on surmontera les vrais problèmes, il faut les étudier.

Ces deux mille ans de débat n'ont pas eu que du négatif. On a tout de même éclairé et mis au point beaucoup de choses. Il y a eu de nombreuses divergences, puis, à force de travail et de débats, de recherche de la vérité, on est parvenu à des accords extraordinaires. On est arrivé à un Credo commun, celui de Nicée-Constantinople, dès le IV^e siècle. À notre époque, il y a la traduction commune de la Bible et tant d'autres pas vers l'unité. Mais il faut bien souligner que la vérité est quelque chose de difficile et la recherche de la vérité suppose un effort. L'unité chrétienne suppose un effort, non seulement intellectuel, mais un effort de purification et de prière, un effort d'amour. Si déjà pour expliquer à des élèves dans une classe de mathématiques la solution vraie d'un théorème, c'est difficile, combien plus lorsqu'il s'agit d'une vérité non seulement intellectuelle mais qui implique tout le style de vie ! Cela suppose du travail, de l'effort, de l'amour, de la prière. Cependant, on avance. Il n'y a pas lieu de se décourager parce que l'on a parcouru en cinquante ans un chemin beaucoup plus important que pendant les cinq siècles précédents. On avance lentement, mais sûrement.

NOTES

1. Jn 17, 21.
2. Éph 4, 12-13
3. Cf. Éph 4, 13.
4. Cf. Éph 4, 11-12.